

Du grand Suzanne Jacob

Suzanne Jacob, *Rouge, mère et fils*, Paris, Seuil, 2001, 102 p.,
25,95 \$

Dominique Demers, *Là où la mer commence*, Paris, Robert
Laffont, 2001, 206 p., 19,95 \$

Louise Turcot, *MademoiselleJ.-J.*, Montréal, Stanké, 2001, 288 p.,
21,95 \$.

Marie-Claude Fortin

Numéro 104, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38021ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, M.-C. (2001). Compte rendu de [Du grand Suzanne Jacob / Suzanne Jacob, *Rouge, mère et fils*, Paris, Seuil, 2001, 102 p., 25,95 \$ / Dominique Demers, *Là où la mer commence*, Paris, Robert Laffont, 2001, 206 p., 19,95 \$ / Louise Turcot, *MademoiselleJ.-J.*, Montréal, Stanké, 2001, 288 p., 21,95 \$.] *Lettres québécoises*, (104), 28–29.

Suzanne Jacob, *Rouge, mère et fils*, Paris, Seuil, 2001, 102 p., 25,95 \$.

Dominique Demers, *Là où la mer commence*, Paris, Robert Laffont, 2001, 206 p., 19,95 \$.

Louise Turcot, *Mademoiselle J.-J.*, Montréal, Stanké, 2001, 288 p., 21,95 \$.

Du grand Suzanne Jacob

C'est un roman qui file à la vitesse de la pensée, qui est au plus près de la vie, qui se déploie comme « les soies tendues des aurores boréales ».

Du grand Suzanne Jacob.

ROMAN
Marie Claude Fortin

DANS LE TITRE DU DERNIER ROMAN DE SUZANNE JACOB, il y a ce « mère et fils », qui évoque à la fois l'entreprise familiale et le passage d'un héritage, et ce « rouge », couleur du sang, des blessures, des petites robes du soir ou de la honte aux joues. Il y a aussi, peut-être, un désir de nous laisser rêver un peu, de ne rien dévoiler de précis, sinon que cette histoire sera double, et qu'il y aura deux rôles-titres. Celui de la mère, Delphine, et celui du fils, Luc, deux destins indissociables, et un héritage à transmettre de mère en fils.

Du grand Jacob

D'abord le fils, Luc, 27 ans. Il est de ceux dont on dit qu'ils ont tout pour réussir. Il est très beau, intelligent, mais il ne trouve pas d'attrait à la vie telle qu'on la lui propose et, plutôt que de terminer sa thèse, il perd des heures à jouer à l'ordinateur.

Luc, Louka, Loukachkaïa chéri veut travailler, veut faire avancer les choses, veut en finir avec sa thèse, mais le curseur de l'écran l'hypnotise, le piège, le livre en otage au Solitaire qui l'attend impassible derrière son paravent de cinquante-deux cartes.

Lorsqu'il délaisse son écran, c'est pour aller faire du bénévolat aux urgences de Notre-Dame, ou quêter devant une bouche de métro, ou travailler chez Valentine,

coin de Pie-IX et Sainte-Catherine, là où les anciens du quartier se donnent rendez-vous pour regarder entrer les madones mineures au teint gris et cireux qui arrivent des piqueries en chancelant sur leurs talons aiguille, là où vos frites baignent dans le sang ketchup.

Ensuite la mère, Delphine, peintre, qui dirige à l'occasion des séminaires d'immersion en français, Delphine qui a parfois d'étranges prémonitions, comme celle qui la pousse à prendre l'autoroute 40 de Québec vers Montréal, où elle croquera des Hell's en roulant à 160 km/h, Delphine à qui son ex-mari reproche parfois de parler comme si elle écrivait, « avec ce ton invraisemblable de quelqu'un qui est en train d'écrire solennellement un testament ».

Autour de ces deux êtres, campés avec tout le talent de Suzanne Jacob, ces deux personnages forts, qui se révèlent à nous par leurs actes, leurs monologues intérieurs, leurs lubies, vont graviter d'autres êtres. Rose, l'amoureuse de Luc ; Simon, ex-amant de Delphine qui l'aime toujours ;

Félix, le père de Luc, et celle avec qui il vit désormais, et d'autres encore — dont des Hell's Angels, et un voleur de grand chemin, surnommé Le Trickster, inoubliable personnage, retors, filou, qui tisse des liens invisibles entre toutes ces vies.

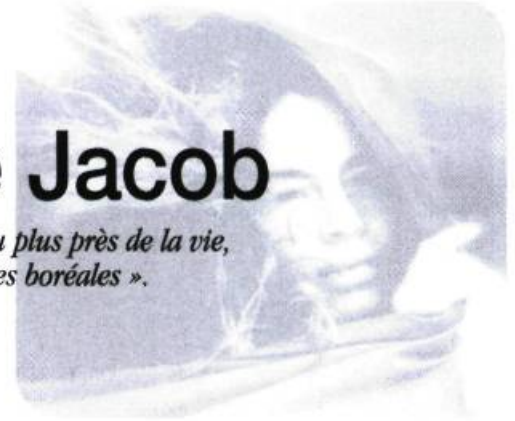
Difficile de résumer ce *Rouge, mère et fils*, dont le charme tient de l'envoûtement. Le roman ressemble à son auteure, brillante touche-à-tout (musique, poésie, essais, chansons), bourrée d'idées au point d'être difficile à suivre, véritable machine à imaginer des histoires. C'est un roman qui file à la vitesse de la pensée, qui est au plus près de la vie, qui se déploie comme « les soies tendues des aurores boréales ». Du grand Suzanne Jacob.

Le don de raconter

C'est un tout autre registre qu'emprunte Dominique Demers, dans *Là où la mer commence*. Ici, nous quittons le présent pour remonter le cours du temps jusqu'au début du XIX^e siècle, nous fuyons la ville pour les caps et les anses du Saint-Laurent, dans un décor grandiose qui rappelle celui du Bic.

Si *Là où la mer commence* nous est présenté dans une collection « pour adultes » chez l'éditeur Robert Laffont, l'histoire que nous allons lire n'en tient pas moins du conte pour enfants. C'est une variation sur le thème de *La Belle et la Bête* que l'auteure de *Maïna* nous joue. Et si l'on veut prendre plaisir à la lire, c'est une convention qu'il faudra accepter sans la critiquer. Sinon, aussi bien passer son tour.

Dans un petit village du bord du fleuve, donc, vit la jeune Maybel, que tous appellent La Belle. Née d'un père canadien et d'une maman britannique qui s'est enfuie avec un autre, Maybel est élevée par sa tante et coule des jours insouciantes, jusqu'à ce qu'elle fasse la rencontre d'un jeune garçon qui vit dans l'isolement sur le domaine de son père, un très riche Écossais. Horriblement défiguré après un étrange accident de chasse, William, que tous appellent La Bête, doit porter un masque de cuir et ne jamais s'éloigner des terres de son père, qui lui a interdit d'établir des relations avec qui que ce soit. Or, Maybel est rebelle et curieuse, comme beaucoup d'héroïnes de Demers. Elle va se lier d'amitié avec cet étrange garçon, qui lui révélera au compte-gouttes ses secrets et ses trésors. Et, bien sûr, leur amitié deviendra amour,



Suzanne Jacob



Dominique Demers

un amour lourdement menacé par les préjugés et l'étroitesse d'esprit des villageois.

On aimera ou pas le romantisme de cette histoire, mais il faut rendre à Dominique Demers ce qui lui revient : elle a le don de raconter une histoire, quelle qu'elle soit. On boudera peut-être le caractère pittoresque de l'aventure sur lequel mise évidemment l'éditeur (« Et si la Belle et la Bête avaient vécu en terre québécoise, au XIX^e siècle ? » lance-t-il en quatrième de couverture), mais si on ne boude pas son plaisir, on pourra aussi tout simplement se laisser bercer par la voix de cette conteuse de talent et la lire tout d'un trait. Quant à l'étiquette « pour adultes » (je connais une dévoreuse de livres de 11 ans qui a mis *Là où la mer commence* en tête de liste de ses titres préférés), il faudrait l'élargir à tous ceux qui aiment les histoires simples, les contes et les romans d'amour.

Un roman banal

À côté de ces deux romans d'auteurs chevronnés, celui de Louise Turcot fait malheureusement bien pâle figure. Comédienne et animatrice dont c'est le premier roman, Turcot a écrit l'un de ces livres que l'on oublie aussitôt après la lecture, si tant est qu'on soit capable de le terminer. *Mademoiselle J.-J.* est le récit d'Élise, une adolescente qui vit seule avec sa mère, femme aigrie par le départ d'un mari volage. À 16 ans, Élise se cherche, cherche sa voie, cherche l'amour. Découverte, elle évolue autour d'une bande d'étudiants en beaux-arts (« j'avais besoin de l'univers des autres pour m'exalter »), connaît une première passion avec un homme dont l'amour finit par lui peser et décide, sur un coup de tête, d'aller vivre

avec son père qu'elle n'a pas revu depuis un an et qui ne s'est jamais soucié d'elle.

Ce collectionneur de femmes, nouveau riche, homme d'affaires dont on ne sait trop en quoi elles consistent, l'accueille dans sa luxueuse maison tout en continuant sa vie d'adolescent attardé. Élise est fascinée par lui, elle en est même vaguement amoureuse, mais jette son dévolu sur l'associé de son père. Que dire d'autre ? Les soirs d'ennui, elle enfle les verres de vin. Parfois, elle sort chez ses amis artistes, ou bien elle lit, *Les lettres de Van Gogh à son frère Théo*, la poésie de Blaise « Cendras » (« Cendras » une fois, c'est une coquille, quatre fois, c'est une bévue), et nous la suivons dans ses états d'âme, ses questionnements, ses émotions, ses hésitations, son sentimentalisme.

Ce n'est ni méchant ni affreusement mauvais, c'est seulement d'une grande banalité, autant dans l'écriture que dans le propos, que dans l'histoire ou dans les personnages. Le tout sur une toile de fond — les années soixante, la Révolution tranquille — qui aurait pu être intéressante, si elle avait été exploitée. Or, elle est à peine ébauchée, il faudra se contenter de quelques détails vestimentaires, les ponchos, les capes noires, les chandails en laine de lamas. Élise n'est pas Maryse, c'est le moins qu'on puisse dire.



Louise Turcot

ici l'Ailleurs

Une collection dirigée par ALINE APOSTOLSKA



Naim Kattan LES VILLES DE NAISSANCE

Un hommage à Montréal et à toutes les villes de naissance que Naim Kattan porte en lui et qui ont jalonné son parcours.



Pierre Samson ALIBI

Sans complaisance et sans ambiguïté, Pierre Samson dit pourquoi, dans son cas, l'écriture a été une porte de sortie, un alibi pour devenir lui-même.



Christiane Duchesne LE PREMIER CIEL

Avec l'imagination, l'entrain et l'émotion qui caractérisent son œuvre, Christiane Duchesne lève le voile sur son univers intérieur et nous entraîne à la source même de son imaginaire.

LEMÉAC

téléphone : (514) 524-5558 / courriel : lemeac@lemeac.com